

Pèlerinage à la Chapelle

Gilbert Turp

Numéro 167 (2), 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88200ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Turp, G. (2018). Pèlerinage à la Chapelle. *Jeu*, (167), 60–63.

Pèlerinage à la Chapelle

Gilbert Turp

La réflexion sur l'art scénique passe le plus souvent par un regard sur une œuvre; cette fois, l'auteur désire réfléchir, comme spectateur, à son rapport à un lieu singulier, unique à Montréal: le Théâtre la Chapelle.

Depuis deux ans, j'aime beaucoup aller à la Chapelle, un des rares lieux où je ne sais jamais ce que je vais voir. J'y vais à l'aventure: sans attente. Cela agit favorablement sur moi de deux façons: avant, j'ai hâte, je suis curieux et excité à l'idée de me faire surprendre, étonner, saisir par l'inattendu; après, je suis content de ma soirée, indépendamment de ce que j'ai pensé de ce que j'ai vu, en bien ou en moins bien. Je ne vais pas à la recherche de valeurs sûres à la Chapelle. J'ai vu six spectacles ces derniers mois: *Logique du pire* d'Étienne Lepage; *Nina, c'est autre chose* de Michel Vinaver; *Mayday* de Mélanie Demers; *Mythomania* de Nicolas Berzi et, plus récemment, *Sang bleu* d'Andréane Leclerc et Dany Desjardins ainsi que *Tout ce qui va revient* de Catherine Gaudet. Même si certains de ces spectacles m'ont paru inaboutis, je n'ai jamais été déçu d'être allé les voir et je suis toujours retourné à la Chapelle en ayant en tête la possibilité d'une découverte. C'est là la signature spécifique de ce petit lieu de diffusion.

Cet état de curiosité et de disponibilité, je l'ai déjà connu dans d'autres lieux à d'autres époques, mais ces théâtres ont depuis déménagé ou été rénovés. Leur enveloppe actuelle, plus cossue et certifiée, impose des impératifs de communication et de billetterie qui les incitent à orchestrer l'attente autour de leurs productions. Peut-être que tous les lieux de diffusion en viennent, avec le temps, à mâcher davantage leur mise en marché pour rendre ce qu'ils présentent digestible ou accessible, ou parce qu'il faut se conformer à un fonctionnement ou aux normes des conseils des arts, qui, n'aimant pas le flou des parcours artistiques, demandent à chacun de définir sa niche, son mandat, sa spécialité.

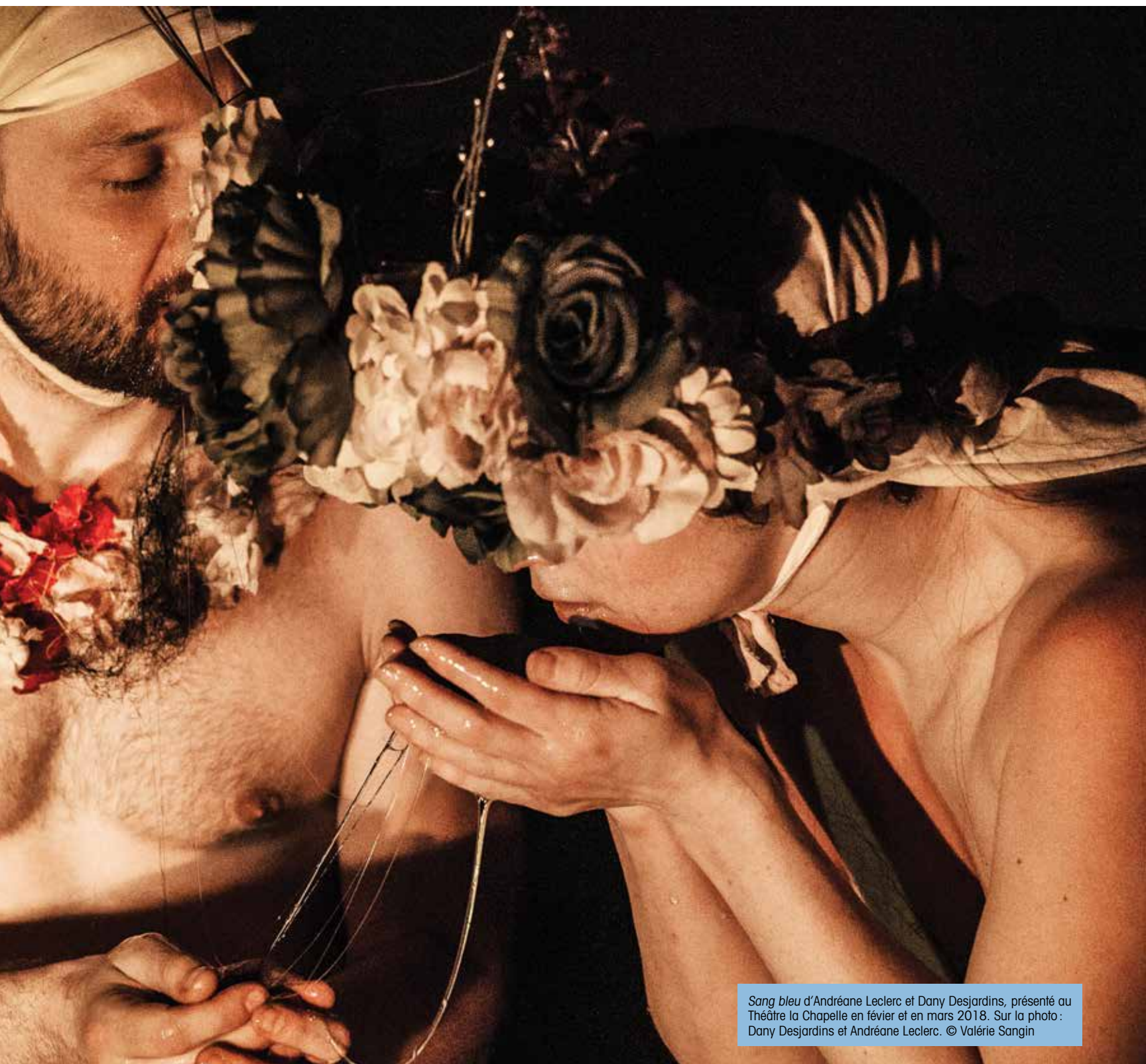
Gérer ainsi l'attente associée à un lieu ne pose pas de problème aux spectateurs frais et aux jeunes praticiens. Il y a tant d'œuvres et d'artistes à connaître, à rencontrer, à suivre, et tant de premières fois à goûter. Pendant 15 ans, on ne fait que s'émerveiller. C'est après qu'on découvre qu'il y a, au-delà de l'émerveillement, un autre plaisir, plus exigeant. On attend alors des créations qu'elles soient véritablement neuves ou qu'elles offrent une perspective nouvelle sur le monde et l'humain, et on attend du répertoire déjà connu qu'il soit saisissant par l'interprétation ou la réactualisation. Cette attente-là, plus éthique qu'esthétique, tient elle aussi une bonne quinzaine d'années. Puis, un troisième temps vient où le spectaculaire cède devant le besoin de vérité. C'est alors qu'on se rend compte que celle-ci est rare.

L'EXPÉRIENCE DE LA RARETÉ

Oui, la vérité est plus rare qu'on le voudrait, bien que sa lumière soit multiple et puisse se manifester sur une scène selon un large



[...] Avant, j'ai hâte, je suis curieux et excité à l'idée de me faire surprendre, étonner, saisir par l'inattendu ; après, je suis content de ma soirée, indépendamment de ce que j'ai pensé de ce que j'ai vu, en bien ou en moins bien.



Sang bleu d'Andréane Leclerc et Dany Desjardins, présenté au Théâtre la Chapelle en février et en mars 2018. Sur la photo : Dany Desjardins et Andréane Leclerc. © Valérie Sangin

Tout ce qui va revient de la chorégraphe Catherine Gaudet (Lorganisme), présenté au Théâtre la Chapelle en mars 2018. Sur la photo : Clara Furey. © Robin Pinera



spectre: éblouissement et limpidité, illumination et clarté. Toute proposition artistique confuse, approximative ou brouillée laisse indifférent. La virtuosité n'impressionne plus, les « effets » n'ont plus d'effet, et le spectaculaire prend même, dans les pires cas, un arrière-goût de fabriqué. C'est qu'ici la représentation importe moins que l'expérience. Voilà pourquoi fréquenter un lieu comme la Chapelle joue un rôle important: il nous dispose à la possibilité de vivre un moment de rareté.

Rétrospectivement, cette valeur de rareté est, avec le désir de vérité, ce qui caractérise tout ce qui est (et a été), pour moi, marquant dans les arts de la scène, tant comme spectateur que comme praticien. Aujourd'hui, au cœur de l'abondance de l'activité culturelle montréalaise, cette valeur de rareté si imprévisible est plus que jamais nécessaire. C'est peut-être ce qui a poussé plusieurs artistes à chercher l'imprévu hors des murs des théâtres. De même, les festivals ont très à cœur de proposer un dépaysement, une sortie loin du territoire familial. Parcourir un festival nous transforme aisément en pèlerin.

Je me suis déjà retrouvé dans un cimetière, un jardin intérieur, une chambre d'hôtel, un dortoir, une loge, sur un toit, dans le sous-sol d'un garage, une manufacture de textile, un incinérateur ou encore dans une maison privée à laquelle je n'aurais jamais eu accès, même si je passais devant tous les jours¹.

Les lieux impermanents favorisent évidemment cette expérience de rareté. Un site inhabituel nous enveloppe vite dans le climat affectif qui nous relie au spectacle qu'on fait ou qu'on regarde. Pour ma part, ce n'est jamais le fil discursif, formel ou narratif qui me permet d'entrer dans une œuvre et de faire véritablement *connaissance* avec elle. C'est le fil affectif. Dans cet état de connaissance, il s'agit moins de comprendre que d'éprouver. Quand un spectacle scénique m'atteint réellement, il agit sur moi avant même que je sache ce que j'en pense. Il est cette expérience de rareté si prenante qui m'émancipe du besoin intellectuel de chercher un sens. Le sens est déjà là, donné. Évidemment, toute

1. Ainsi, cette demeure délabrée du ghetto McGill où Jocelyne Montpetit présentait *Runaway Girl* au FTA 2017. Ce court spectacle était un véritable bijou. Il retentit encore, inaltéré, dans ma mémoire.

œuvre peut nous atteindre ainsi. Mais qu'un lieu arrive à nous y inviter tout au long d'une saison, c'est très précieux.

REPRÉSENTATION DE SOI OU REPRÉSENTATION DU MONDE

Bien sûr, la programmation de la Chapelle manifeste un ton, une cohérence, une sensibilité qui, à terme, pourrait bien éloigner l'inattendu. Le lieu est, après tout, permanent et tient à sa propre continuité. Il ne peut que développer sa signature avec le temps. Celle qui émerge à la lueur des six spectacles que j'ai vus récemment touche, je crois bien, à la performativité scénique plutôt qu'à l'interprétation théâtrale. Elle oscille entre les temps de l'émerveillement et de l'exigence, et entre les genres, en transition ou en mutation. Peut-être y sent-on moins le besoin de vérité que celui du spectaculaire, même minimaliste, et nous sommes très souvent dans la représentation de soi plutôt que dans celle du monde. Sa scène fourmille d'individus qui s'interrogent sur leur identité, leur corps, leur parole, leur monde intérieur ici et maintenant.

Nina, c'est autre chose de Michel Vinaver, mis en scène par Florent Sicaud (Les Songes turbulents), présenté au Théâtre la Chapelle en novembre 2017. Sur la photo : Renaud Lacelle-Bourdon, Eugénie Anselin et Éric Bernier. © Julien Benhamou



Sang bleu et *Tout ce qui va revient* sont sans doute les deux spectacles les plus exemplaires de la signature du lieu. J'en garde des images qui m'ont fortement impressionné, bien que peu d'émotions claires se soient déposées. Les artistes scéniques—moins interprètes d'une discipline que performeurs transdisciplinaires—alliaient danse-théâtre et contorsionnisme circassien dans *Sang bleu* ainsi que danse, chant et adresse au spectateur avec léger parfum d'ironie brechtienne dans *Tout ce qui va revient*.

Dans cet espace de transition entre les différents genres scéniques, l'approche performative incite à se présenter en scène en étant « soi-même », un soi parfois ramené à son identité première ou à son dénuement de base, ou encore un soi en train de se chercher, de muter hors de sa chrysalide, voire de se déconstruire. Ainsi, les performeurs étaient presque toujours dans leur bulle, occupés avec eux-mêmes. S'ils jouaient avec l'autre, c'était en mode actif pour le joueur et en mode passif pour le joué.

À la Chapelle, j'aurai donc peu vu de « personnages » au parcours humain témoignant d'une histoire, avec ses dialogues et ses conflits. J'aurai cependant vu beaucoup de mes semblables, aperçus dans leur singularité, à un moment de leur vie, dans une conscience de soi qui leur permet de se démarquer un instant, pour s'offrir au regard du spectateur et l'interpeller comme son semblable en l'individualisant dans sa réception de spectateur, contrairement à l'interprète qui s'adresse à un « public », entité qui s'envisage comme un monde et représente une citoyenneté.

La Chapelle, on l'aura compris, n'est donc pas un espace politique au sens propre du terme—bien que toute proposition artistique puisse être lue de manière politique par des spectateurs déjà politisés. S'il y a une constante ici, c'est que la représentation de soi prime sur la représentation du monde. Quand elle est convaincante, la représentation de soi devient vite une représentation de soi dans le monde. Lorsqu'elle l'est moins, la représentation de soi me semble plus illusoire ou séductrice,

et se confond avec un désir de contrôle de son image.

Cette tendance offre sans doute un miroir à notre époque où l'individualisme se décolle du collectif et où chacun vit sa situation comme s'il était le seul à la vivre. Pour moi, qui suis spontanément attiré davantage par les représentations du monde que par celles de soi, cela me met légèrement à distance. Et pourtant, cette distance n'est pas un bémol à la Chapelle, car le lieu continue, assez magiquement, d'être cet espace unique à Montréal où je ne sais pas à quoi m'attendre quand j'y vais, comme une promesse d'aventure, une expérience de rareté qui, par-delà l'émerveillement et l'exigence, trouve parfois le chemin d'une vérité inattendue. ●

Écrivain, comédien et metteur en scène, **Gilbert Turp** enseigne la dramaturgie au Conservatoire d'art dramatique de Montréal. Il collabore depuis plusieurs années à la revue *Jeu*, dont il a été membre de la rédaction de 2015 à 2017.